

Karl-Joachim Hölkeskamp, **Die Entstehung der Nobilität. Studien zur sozialen und politischen Geschichte der römischen Republik im 4. Jh. v. Chr.** Seconde édition, revue et augmentée. Éditeur Franz Steiner, Stuttgart 2011. XXXIII et 344 pages.

Karl-Joachim Hölkeskamp, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Cologne, est un spécialiste reconnu aussi bien pour ses recherches sur la Grèce archaïque et classique que pour celles sur la Rome républicaine, en particulier sur la période dite médio-républicaine, sur l'aristocratie romaine républicaine et sur la «culture politique» de la République romaine. C'est peut-être d'ailleurs dans ce dernier domaine qu'il

est le plus connu en-dehors de l'Allemagne, car il a su profondément renouveler la recherche sur cette période de l'histoire romaine par une nouvelle approche historiographique et épistémologique. En fait, c'est le livre qui fait l'objet de la présente recension qui est véritablement à l'origine de ces innovations et de cette notoriété, car il s'agit en réalité ici de la troisième version de la même œuvre, présentée une première fois en 1984 à Bochum pour sa thèse de Doctorat («Dissertation»), avant d'être publiée en 1987 sous le même titre et avec le même éditeur.

L'objet du livre est de présenter, d'analyser et d'expliquer l'émergence d'une nouvelle classe dirigeante à Rome au quatrième siècle av. J.-C., la «nobilitas» patricio-plébéienne, née du compromis politique conclu entre les patriciens, qui dirigeaient de manière quasi exclusive l'État romain depuis la fin de la Royauté (fin du sixième siècle), et l'élite de la plèbe, constituée de grands propriétaires terriens qui étaient jusque-là tenus à l'écart du pouvoir politique à cause de leur origine plébéienne. La nouvelle élite dirigeante romaine, désormais constituée des individus qui ont pu, grâce à la reconnaissance de leurs mérites personnels, accéder aux principales magistratures qui dirigeaient la cité, est ainsi devenue une noblesse de fonction qui a succédé, sans jamais la faire disparaître complètement, à l'ancienne aristocratie héréditaire constituée par le patriciat: en ce sens, la noblesse romaine a pu être définie par Hölkeskamp comme une véritable «méritocratie». Ce schéma historique général est articulé en six chapitres: après une introduction qui établit les fondements théoriques et méthodologiques de la recherche, il s'appuie sur quatre grands chapitres, suivis par une synthèse en guise de conclusion.

L'auteur commence par mener une critique en règle contre les contradictions et les incohérences qui ressortent des regroupements politiques que la recherche historique moderne (représentée notamment par les travaux de Friedrich Münzer, ou plus récemment de Rolf Rilinger) avait «construits» à partir d'études purement prosopographiques. Il aborde ensuite en deux gros chapitres l'étude de l'histoire politique du quatrième siècle romain, qui sont à leur tour subdivisés en plusieurs sous-parties: il étudie dans un premier temps le combat mené par l'élite de la plèbe pour l'égalité des droits, depuis le premier consulat plébéien en 366 jusqu'aux lois du consul plébéien Quintus Publilius Philo en 339, puis la période de «consolidation» de la noblesse qui s'étend jusqu'au vote de la loi Hortensia de 287, qui établit définitivement l'équivalence en droit entre «lois» et «plébiscites». Le chapitre suivant substitue à l'approche prosopographique des études antérieures une étude sociologique et culturelle de la nouvelle classe dirigeante romaine née au quatrième siècle, en essayant de définir son identité et sa nature par les comportements sociaux et le système de valeurs que celle-ci a alors développés et qui lui servaient à la fois à s'auto-identifier («Selbstverständnis») à ses propres yeux et à s'auto-représenter («Selbstdarstellung») aux yeux des autres membres de la communauté ci-

vique, voire des autres communautés (les cités grecques notamment). Enfin, un dernier chapitre présente une synthèse générale sur la dite genèse de la noblesse romaine au quatrième siècle, dans laquelle l'auteur tente de présenter et d'expliquer les conditions qui ont été nécessaires à la formation d'une élite socialement et culturellement homogène.

Lorsqu'il fut publié pour la première fois en 1987, l'ouvrage ne constituait pas seulement une étude importante sur l'histoire politique et sociale de la Rome républicaine, notamment par la prise en compte détaillée et minutieuse de sources antiques et de données bibliographiques modernes aussi nombreuses que complexes, mais il représentait également un véritable «tournant» dans l'historiographie récente sur la République romaine. En effet, dans sa préface à la nouvelle édition (p. VII–VIII), Hölkeskamp souligne d'emblée que lorsqu'il commença ses recherches sur la genèse de la noblesse républicaine romaine, trente ans auparavant, le milieu scientifique universitaire (particulièrement en Allemagne et en Grande-Bretagne) estimait qu'on ne pouvait pas faire de recherche historique sérieuse (c'est-à-dire sur des bases scientifiques jugées suffisamment solides) sur la période de l'histoire romaine antérieure aux guerres puniques: sur un plan purement académique, on estimait même que s'occuper de l'histoire de la Rome médio-républicaine, et a fortiori alto-républicaine, pouvait être dommageable pour la carrière universitaire d'un jeune chercheur («karriereschädlich»). C'est dire le chemin parcouru depuis cette époque reculée: l'ouvrage de Hölkeskamp a en quelque sorte servi de précurseur, ouvrant la voie à de nombreuses études en Allemagne, mais aussi en Grande-Bretagne, aux États-Unis, en France et naturellement en Italie, sur une époque de l'histoire romaine qui était jusqu'alors laissée aux archéologues ou aux mythographes... Après une telle évolution, une réédition de l'ouvrage fondateur de 1987 était devenue indispensable.

Bien que présentée comme une deuxième édition amplifiée, la nouvelle version de ce livre reproduit intégralement le texte de l'édition originale de 1987, dont elle constitue une réimpression inchangée («ein unveränderter Nachdruck», p. VII) en respectant aussi bien sa pagination que son contenu: l'auteur et l'éditeur fournissent ainsi au lecteur la possibilité de pouvoir de nouveau disposer d'un ouvrage depuis longtemps devenu indisponible sur le marché du livre, tout en lui permettant de continuer à se reporter aux passages mentionnés ou cités dans la bibliographie récente sur la base de l'ancienne édition. La nouvelle édition se contente en fait d'ajouter une importante introduction générale au début de l'ouvrage ainsi qu'une série d'addenda assortis d'une mise à jour bibliographique à la fin.

La nouvelle introduction générale («Die klassische Republik in der Forschung 1986–2011. Themen und Tendenzen», p. IX–XXXIII) présente longuement les débats et les thématiques qui ont agité la recherche historique sur la République romaine de 1986 à 2011. Elle cherche à justifier la démarche générale de l'ouvrage,

et les conclusions auxquelles il a permis d'aboutir, par le débat historiographique et épistémologique qui a opposé Hölkeskamp à Fergus Millar sur la nature du système politique de la République romaine. Dans une série d'études publiées à partir de 1984, ce dernier avait défendu l'idée, pour ainsi dire «révolutionnaire», que la République romaine aurait en fait été une véritable démocratie (F. Millar, *The Political Character of the Classical Roman Republic, 200–151 BC*. *Journal Roman Stud.* 74, 1984, 1–19; id., *Politics, Persuasion and the People before the Social War [150–90 BC]*. *Journal Roman Stud.*, 76, 1986, 1–11; id., *Political Power in Mid-Republican Rome. Curia or Comitium?* *Journal Roman Stud.* 79, 1989, 138–150; id., *The Crowd in Rome in the Late Republic* [Ann Arbor 1998]; id., *The Roman Republic in Political Thought* [Hanover 2002]). Cette position s'opposait frontalement à l'opinion dominante depuis Theodor Mommsen, confortée par les travaux de Matthias Gelzer et de Münzer, selon laquelle la République romaine n'aurait été rien d'autre qu'une oligarchie entre les mains de quelques grandes familles aristocratiques, que l'on assimilait à l'aristocratie sénatoriale. Millar s'appuyait quant à lui sur les pouvoirs apparemment importants que les institutions accordaient aux différentes assemblées du peuple, et sur la division que les structures électorales ne devaient pas manquer de provoquer au sein de l'aristocratie en compétition pour les postes à pourvoir, pour affirmer que, en dernier ressort, le peuple aurait en réalité eu le dernier mot.

Face à cette position «révisionniste», la réflexion menée par Hölkeskamp à partir de ses propres travaux sur la genèse de la noblesse romaine, complétés par de nombreux articles sur la «culture politique» de la République romaine (réunis en recueil dans id., *SENATVS POPVLVSQVE ROMANVS. Die politische Kultur der Republik. Dimensionen und Deutungen* [Stuttgart 2004]), ne revenait pas pour autant à la thèse traditionnelle: non seulement il nia que la République romaine ait été une démocratie, en dénonçant le caractère purement «formel» de la souveraineté que les institutions romaines auraient donné au peuple, mais il rejeta également l'«orthodoxie» traditionnelle, en critiquant l'approche prosopographique de Gelzer et surtout de Münzer qui réduisait la vie politique romaine à une lutte de «factions» au sein d'une République «sénatoriale» dont l'histoire se serait résumée à celle de sa classe dirigeante (cf. M. Gelzer, *Die Nobilität der römischen Republik* [Leipzig 1912, rééd. par J. von Ungern-Sternberg, Stuttgart 1982]; F. Münzer, *Römische Adelsparteien und Adelsfamilien* [Stuttgart 1920, rééd. Darmstadt 1963]).

En s'appuyant sur les travaux de l'historien allemand Christian Meier et des sociologues Georg Simmel et Pierre Bourdieu (Ch. Meier, *Res publica amissa. Eine Studie zu Verfassung und Geschichte der römischen Republik* [Wiesbaden 1966, ²Francfort-sur-le-Main 1980]; G. Simmel, *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung* [Franc-

fort-sur-le-Main 1992]; P. Bourdieu, *Sozialer Sinn. Kritik der theoretischen Vernunft* [Francfort-sur-le-Main 1993, éd. original Paris 1980]), il proposa de «re-construire» notre compréhension de la République romaine en cherchant à dépasser le débat sur la nature «aristocratique» ou «démocratique» de son système politique: ce qui est important, à ses yeux, c'est sa «culture politique» qui reposait sur un ensemble de valeurs, de traditions et de pratiques sociales partagées par l'ensemble des citoyens et qui faisaient consensus, mais qui étaient contrôlées par une «noblesse de charge» qui pouvait s'appuyer sur elles pour en tirer sa prétention et sa légitimité à gouverner, et contraindre le peuple à lui obéir en restant un éternel mineur (K.-J. Hölkeskamp, *Rekonstruktionen einer Republik. Die politische Kultur des antiken Rom und die Forschung der letzten Jahrzehnte* [München 2004]; ouvrage traduit en anglais: *Reconstructing the Roman Republic. An Ancient Political Culture and Modern Research* [Princeton 2010]; et en français [avec une préface de J.-M. David]: *Reconstruire une République. La «culture politique» de la Rome antique et la recherche des dernières décennies* [Nantes 2008]). C'est donc sur ces bases conceptuelles et épistémologiques qu'il faut comprendre le travail de Hölkeskamp sur la genèse de la noblesse romaine républicaine.

En fin de volume, des addenda tentent de compléter ou de mettre à jour le contenu de chacun des six chapitres de l'édition originale («Kapitel I–VI: Addenda 2011», p. 305–331), en introduisant ou en essayant d'utiliser, pour les principaux sujets développés, la bibliographie récente publiée entre 1986 et 2011, dont la liste est présentée dans les dernières pages du livre (p. 333–344). Cette partie de l'ouvrage doit en fait être lue parallèlement à chacun des chapitres concernés: chapitre par chapitre, les références aux pages ainsi que les mots ou passages cités figurent en caractères gras, avant d'être commentés et complétés par une discussion historique et une mise à jour bibliographique qui tiennent compte des principaux acquis de la recherche depuis 1986. Cette très utile mise à jour se trouve même complétée par un plan schématique présentant l'itinéraire du triomphe romain dans la ville de Rome (p. 327, d'après Hölkeskamp dans: E. Stein-Hölkeskamp et K.-J. Hölkeskamp [éd.], *Erinnerungs-orte der Antike. Die römische Welt* [München 2006] 262 fig. 29), ce qui permet à l'auteur de mettre en pratique sa conviction souvent répétée de la nécessité d'étudier les pratiques sociales de l'aristocratie romaine dans leur contexte topographique: celui d'un espace urbain socialisé par la «culture politique» de la République romaine.

Cette nouvelle édition de l'ouvrage magistral de Hölkeskamp sur les origines de la noblesse républicaine romaine est par conséquent particulièrement bienvenue et sera utile à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la République romaine.